

« La visite de la vieille dame »

Solange Lévesque

Numéro 57, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27316ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, S. (1990). Compte rendu de [« La visite de la vieille dame »]. *Jeu*, (57), 179–183.

le père défunt : ah! ce père québécois toujours absent, toujours lointain, inaccessible —, et un mystérieux dieu grec, tous parlent d'Ida, de son retour, de son voyage. Ils parlent d'elle alors qu'elle est là, parmi eux. Ida finit par prendre la parole. Elle parle de son voyage. Des anecdotes. Des miettes. Elle termine son «discours» en affirmant que tous les convives n'existent pas. Elle part... Tout a eu lieu. Vakhtangov¹ disait, à l'aube d'une crise qui allait déchirer le monde, que le théâtre appartiendrait «aux amateurs», à ceux qui aiment.

serge ouaknine

«la visite de la vieille dame»

Texte de Friedrich Dürrenmatt; traduction de Jean-Pierre Porret. Mise en scène, décor, éclairages : Robert Lepage; assistance à la mise en scène et régie : Jean-Frédéric Messier; assistance au décor et aux éclairages : Lucie Bazzo; costumes : Marie-Chantale Vaillancourt; musique : Denis Schingh. Avec Élisabeth Chouvalidzé (Claire Zahanassian), François Cormier (le mari et le speaker), Gérald Gagnon (l'adjudant, le reporter, le serviteur et autres rôles), Robert Gravel (Alfred III), Paul Latreille (le pasteur, l'eunuque et le boucher), Sophie Lorain (l'institutrice, madame III et la deuxième femme), Robert Marinier (le maire) et Normand Poirier (le peintre, le fils et l'eunuque). Coproduction du Théâtre Français du Centre national des Arts et des Productions d'Albert de Québec, présentée au Centre national des Arts du 14 septembre au 13 octobre 1990.

jeu et mise en scène au service de l'œuvre

Les histoires de vengeance sont captivantes quand elles sont bien menées; elles s'adressent à tout ce qui subsiste en nous de jeune et d'idéaliste, au désir que chacun conserve de voir triompher la justice, malgré l'ambiguïté du sens et de l'application de cette justice. Rappelons un peu l'histoire de Claire Zahanassian, la vieille dame de Dürrenmatt : séduite et abandonnée par Alfred III, amoureux de jeunesse de qui elle a eu une petite fille, elle a dû fuir, a connu toutes les déchéances, s'est mariée à plusieurs reprises pour enfin hériter de la fortune d'un époux milliardaire. Une quarantaine d'années plus tard, elle revient à Güllen, son village natal, accompagnée de son septième mari pour revoir les lieux de son enfance; mais avant tout, elle veut «se payer la justice», comme elle le clame, c'est-à-dire offrir une somme pharamineuse aux villageois de Güllen, à la condition qu'ils suppriment III. Des bagages extraordinairement volumineux l'accompagnent; ils contiennent entre autres un cercueil vide à l'intention d'Alfred. Sidérée au premier abord, toute la population s'élève contre le marché que propose Clara; mais les affaires vont mal dans la région : le travail manque, les commerces font faillite, et la misère se jette sur le pauvre monde. Clara a préparé sa visite et bien tendu son piège : elle a d'abord pris soin d'acheter les usines et de les faire périliter. Tout au long de sa vie difficile, elle a observé la faiblesse des hommes devant l'appât du gain, elle sait combien ils deviennent lâches, peu scrupuleux et

1. Metteur en scène et acteur soviétique du début du siècle (1883-1922). N.d.L.r.



cupides quand leur confort et leurs intérêts sont en jeu. Du boucher à l'institutrice, du maire au curé, elle les tient! Chacun se défend de devenir le meurtrier de ce pauvre Alfred, qui voit peu à peu son épicerie dévalisée et qui sent approcher le moment où le coup fatal s'abattra sur lui; chacun dépense et s'endette, comptant sur l'argent de la Zahanassian; tous arborent des chaussures neuves. Mais la vieille dame s'avère plus rusée qu'on ne le croyait, et c'est avec la rigueur et l'affabilité d'une Miss Marple qu'elle mène à terme l'exécution de son plan. À la fin d'un banquet en l'honneur de la générosité de la bienfaitrice de Güllen, Alfred III est finalement exécuté par ses concitoyens, et le meurtre est maquillé en geste glorieux. La vieille dame vengée repart pour Capri comme elle était venue, emportant avec elle le cercueil contenant l'ex-amant, qu'elle désire inhumer dans son jardin italien.

La scène du studio du C.N.A. est occupée par un mur très haut, qui donne, à gauche et à droite sur des toilettes pour hommes et pour femmes. Dès l'ouverture de la pièce, un peintre écrit «bienvenue Clara» sur cette paroi de béton. En seconde partie, on le verra y dessiner le visage d'Alfred III, tourmenté par la menace qui pèse sur lui. Ces deux inscriptions seront délavées par de l'eau qui suinte du mur à la fin de chaque acte. Une rangée de sièges avec un petit moniteur de télépayante fixé au bras nous fait face, comme on en voit dans les gares et les aéroports. Au tout début, cinq personnages sont assis littéralement au pied du mur, sur ces fauteuils qui avancent, reculent ou glissent latéralement selon le besoin.

À travers le choix de ces éléments scéniques, l'omniprésence des médias, leur présence agressive dans la vie privée et la fragmentation déformante qu'ils opèrent du moindre événement, apparaît dans toute son ignominie, annonçant ainsi dès le début le thème fondamental de la lecture de Lepage, thème qui atteindra son paroxysme au banquet final, dans une scène insoutenable où la mort de III est transmise en direct sur moniteurs et sur grand écran, «commentée» par un reporter qui en déforme complètement le sens.

En plus de la mise en scène, Lepage signe le décor et les éclairages (en compagnie de Lucie Bazzo). Le plaisir visuel éprouvé par le spectateur laisse deviner le plaisir que Lepage a dû prendre à créer cette mise en scène; on sait combien il excelle à suggérer les lieux différents au moyen de signes: un arbre pendu aux cintres résume ici la forêt de l'Ermitage; un train passe en stéréo, et les pales illuminées d'un ventilateur projettent au mur l'ombre des wagons qui se succèdent; un rideau rouge restitue tout le faste d'une réception officielle; des sièges roulants deviennent les voitures lorsque III effectue un dernier tour du village en compagnie de son fils; il y a même quelques gags qui soulignent le côté burlesque de la pièce: Bobby, le jeune mari de la vieille dame, pêche un grand poisson dans la cuvette des toilettes; Clara manipule comiquement l'une de ses nombreuses prothèses en prenant son bain. Dans cette pièce où l'absurde côtoie le drame, tout est prétexte pour Lepage à exploiter à fond le génie qu'il possède pour installer des situations et des climats à partir d'astuces simples et originales. Seule l'utilisation du chariot monte-charge (sorte de plaque tournante à double décor) devient un peu laborieuse lorsque ce dernier doit effectuer des demi-tours constants parce que deux scènes se déroulent simultanément. Par contre, l'effet est très réussi lorsqu'il apparaît pour la première fois avec son chauffeur, et bouche complètement l'espace scénique, chargé des innombrables malles de la visiteuse.

Lepage a tiré un parti intéressant de la différence de gabarit des acteurs; Élisabeth Chouvalidzé, toute menue, est soulevée, portée à bout de bras et même juchée sur l'arbre tour à tour par son ex-amoureux Alfred III, (Robert Gravel) et par son septième mari Bobby (François Cormier), qui ont l'air de colosses à côté. Un affrontement entre David et Goliath produit toujours son effet dramatique. Le contraste entre grand et petit est aussi mis à contribution dans les scènes où III, se sentant de plus en plus coincé, rend visite tour à tour au maire du village et à d'autres notables pour tenter de gagner leur sympathie en leur expliquant sa situation. Une niche de la taille d'une cabine téléphonique est alors hissée sur le monte-charge; dans cette niche, un fonctionnaire, le maire et le curé sont tour à tour assis

«Élisabeth Chouvalidzé incarne Clara avec toute l'autorité souhaitée [...]. L'ironie dévastatrice de la vieille dame et de son auteur passe la rampe avec un dynamisme presque menaçant tant il est naturel.» Sur la photo : Élisabeth Chouvalidzé et Robert Gravel dans *la Visite de la vieille dame*, mise en scène au Centre national des Arts par Robert Lepage. Photo : René Binet.

à une table minuscule, devant Gravel qui se recroqueville de son mieux pour tenir dans cet espace étouffant où chaque mouvement le fait buter contre les murs de l'univers oppressant qui se referme sur lui.

Le propos de Dürrenmatt se concrétise aussi dans un certain vertige, autre ressort important de la mise en scène de Lepage. Cette impression de vertige nous est communiquée, entre autres, par les déplacements des éléments scéniques dans tous les sens possibles. Par exemple, lorsque le nœud se resserre sur la gorge de Ill et que sa mort devient imminente, nous assistons à la scène suivante : en même temps que les sièges-télé reculent vers le mur, un arbre, qui figurait la forêt, remonte vers les cintres; un rideau de velours rouge descend alors, deux tables arrivent côté cour, et des fauteuils apparaissent côté jardin; la scène hallucinante du banquet fatal prend place, éclairée de telle sorte que peu à peu, seules les têtes demeurent visibles, tout le reste étant noyé d'ombre. On ne peut s'empêcher de se souvenir du célèbre «dîner de têtes» de Prévert. L'éclairage joue d'ailleurs un rôle de premier plan; subtil, il cerne l'essentiel, il fait ressortir, au moyen de la lumière de Wood (*black light*) la couleur criarde des chaussures neuves des villageois; il révèle leur état d'âme lorsque, blancs comme des fantômes, ils mettent au point la mort de Ill. Tout au long de la pièce, les fauteuils munis de moniteurs-télé remplissent diverses fonctions; ils figurent d'abord l'ameublement d'une gare, puis lorsque Clara et son ancien amant se baladent dans la forêt de l'Ermitage, le maire et quatre autres personnages y prennent place à l'avant-scène et produisent discrètement les murmures de la forêt : hululements, pics-bois, insectes, craquements des branches. Ill ne peut donc échapper à ces témoins gênants, présence insistante qui le traque soit physiquement, soit au moyen de leurs moniteurs. Dans une entrevue accordée au magazine *MTL* en mars dernier, Lepage parle de son travail comme étant une «recherche formelle». Il se dit fasciné par la notion de dépaysement, et par le thème du voyage. Nul doute que *la Visite de la vieille dame* lui offrirait tous les éléments susceptibles de l'engager dans la poursuite de cette recherche formelle, tout en fournissant à la base un contenu

dramatique très riche, articulé autour d'un voyage.

Élisabeth Chouvalidzé incarne Clara avec toute l'autorité souhaitée et avec une maîtrise absolue du personnage. L'ironie dévastatrice de la vieille dame et de son auteur passe la rampe avec un dynamisme presque menaçant tant il est naturel. Mais cette Clara de Chouvalidzé se montre aussi très touchante; nous éprouvons pour son projet à la fois sympathie et répulsion, bref, l'ambivalence qu'inspirent les situations déconcertantes qui nous amènent à imaginer les projets les plus diaboliques au nom de la justice. Robert Gravel, à qui l'on reproche souvent d'être captif de son

La mise en scène de Robert Lepage accentue «l'univers oppressant qui se referme sur Ill», en situant son entretien avec le maire dans «une niche de la grosseur d'une cabine téléphonique». Sur la photo : Robert Gravel (Ill) et Robert Marinier (le maire) dans *la Visite de la vieille dame* de Dürrenmatt. Photo : René Binet.



Bobby, le septième mari (François Cormier), exhibant les eunuques (Normand Poirier et Paul Latreille), condamnés par la justice impitoyable de Clara. Photo : René Binet.



personnage comique de la L.N.I., se montre capable d'une grande force dramatique en Alfred III, dans la seconde partie surtout. Lorsque Alfred réalise, avant ses concitoyens d'ailleurs, que tout est perdu et qu'ils le tueront pour obtenir l'argent, lorsqu'il abandonne tout espoir et se contente de bien vivre chaque minute qui lui reste, il devient sensible, lucide, vulnérable; Gravel trouve alors des accents poignants qui donnent au personnage la dimension tragique qui en fait toute la puissance. Bobby, le sixième mari de Clara, est interprété au second degré avec un humour subtil par François Cormier; Sophie Lorain en institutrice et en femme du village se montre très juste dans ces rôles de composition, et Robert Marinier campe un maire corrompu et obséquieux à souhait. Je tiens à mentionner aussi Paul Latreille, Normand Poirier et Gérard Gagnon, qui se partagent une dizaine de rôles secondaires avec une habileté telle qu'ils réussissent à nous mystifier complètement.

ves que dans un travail sur les textes de répertoire; s'il en était encore besoin, cette *Visite...* prouve non seulement qu'il peut mettre en scène avec aplomb et originalité l'œuvre d'un grand dramaturge, mais qu'il sait en faire une relecture qui lui donne son poids d'actualité. Les scènes de la pièce qui montrent les moments ultimes d'Alfred III et son assassinat sont menées conformément à l'option principale de la mise en scène, elle-même fidèle à l'esprit de l'œuvre de Dürrenmatt : le spectateur se trouve piégé; il est confronté à sa propre cupidité face aux biens matériels, à son amour du genre humain, à son respect de l'opinion d'autrui, et en fin de compte, il doit définir et redéfinir constamment ses notions de morale. Tout au cours de la pièce, ses sympathies et ses antipathies se déplacent; ses préjugés sont bousculés par l'audace du propos, par la progression implacable d'un destin que les hommes croient dominer, alors qu'ils sont allègrement manipulés par des forces inconscientes qui se cachent sous les événements extérieurs.

Certains critiques ont déjà dit que Robert Le-page était plus à l'aise dans les créations collecti-

solange lévesque